

de même que *marcher*, un verbe neutre : or, comme on ne peut pas dire *un homme marché*, de même on ne peut pas dire *un homme expiré*.

Le principe que nous rappelons ici se trouve consacré par d'Olivet, dans une remarque qu'il a faite sur ces vers du grand Racine :

..... A ces mois, ce héros expiré,
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré. (Racine, *Phèdre*, acte V, sc. 6.)

La Grammaire exige : « ce héros ayant expiré. »

Legendre, Linguet, M^{me} de Sévigné et Voltaire (dans *Zaïre*, acte V, sc. 10 ; dans les *Guebres*, acte V, sc. 5, et dans sa préface du *Commentaire sur la Sophonisbe de Corneille*) ont aussi fait usage de cette mauvaise locution.

Mais l'Académie et tous les Grammairiens en ont également fait justice.

— Boniface, après Laveaux, pense qu'on peut dire d'une personne : *Elle a expiré*, et *elle est expirée*, selon qu'on a en vue une action passée ou un état présent. Voilà donc déjà deux Grammairiens distingués qui prennent parti pour Racine. Mais de plus tous les écrivains défendent cette expression. « Quelle misérable vètille de grammaire ! s'écrie Voltaire. Pourquoi ne pas dire *ce héros expiré*, comme on dit *il est expiré* ? Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent. » La Harpe ajoute qu'on ne peut défendre au poète de dire *héros expiré*, quand tout le monde peut dire *jour expiré* ; et qu'il faut donner à la précision en poésie ce qu'on donne à l'usage dans le discours ordinaire. Ainsi donc cette expression peut être permise. A. L.

EXPRÈS, EXPRESSÉMENT.

Expressément n'est pas la même chose qu'*exprès*. *Exprès* signifie à dessein, *expressément* veut dire en termes exprès, formels : « On fait une chose *exprès* ; on dit une chose *expressément*. »

Ainsi, dans ces vers de l'*École des Maris* (acte II, sc. 9) :

J'ai voulu l'acheter l'édit *expressément*,
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement.

c'est du mot *exprès* que Molière aurait dû se servir. (Bret, *Commentaire sur Molière*.)

Hautement donne lieu à une faute semblable : c'est aussi un mot pris dans une fausse acception, à cause de sa grande affinité avec le mot propre. On dit *hautement* sa pensée, c'est-à-dire, hardiment, résolument ; on lit, on parle *haut*, c'est-à-dire, d'une voix haute. (M. Auger, *Commentaire sur Molière*.)

F, substantif, est féminin suivant l'appellation ancienne, et masculin suivant l'appellation moderne. (Le *Dictionnaire de l'Académie*.)

FAIRE. Quand ce verbe est précédé de la négative *ne* et suivi de la conjonction *que* et d'un infinitif, il s'emploie avec ou sans la préposition *de* ; mais l'emploi ou la suppression de cette préposition change absolument le sens de la phrase ; et en effet : « Cet homme *ne fait que* de sortir, *ne fait que* d'arriver, » signifie qu'il y a très peu de temps qu'il est sorti, qu'il est arrivé.

Et : « Cet homme *ne fait qu'*entrer et sortir, *ne fait que* jouer, » signifie qu'il est dans un mouvement continu, qu'il joue sans cesse, qu'il entre et sort sans cesse. (L'Académie et M. Auger, *Commentaire sur Molière* : les *Précieuses ridicules*, acte II, sc. 12.)

De cette observation il suit nécessairement que ce serait mal s'exprimer que de dire, sans faire usage de la préposition *de* : « Il *ne fait que* sortir de maladie, » car l'intention de celui qui parle n'est pas de dire qu'il sort sans cesse de maladie, mais d'exprimer qu'il sort tout récemment de maladie. Vertot, au lieu de dire : « Agé à peine de dix-huit ans, et ne faisant que sortir des écoles, » devait donc dire : « et ne faisant que de sortir des écoles. » Et Des Essarts, qui a écrit : « Abandonner un enfant qui ne fait que sortir des entrailles de sa mère, » a donc aussi, en omettant la préposition *de*, dit autre chose que ce qu'il avait intention de dire. (Le *Dictionnaire critique de Féraud*.)

Faire se met souvent pour un autre verbe qu'on ne veut pas répéter, comme : « Je n'écris plus autant que je *faisais* autrefois, » c'est-à-dire, que j'écrivais. — « Il n'a pas aussi bien marié sa dernière fille qu'il a fait les autres, » c'est-à-dire, qu'il a marié. (Vaugelas.) — « On ne peut s'intéresser plus tendrement que je ne *fais* (que je ne m'intéresse) à ce qui vous touche. » (M^{me} de Sévigné.) *Faire*, dans ce cas, prend les régimes qu'ont les verbes qu'il remplace. (Le *Dictionnaire critique de Féraud*.)

Une des propriétés du verbe *faire* est de s'identifier avec l'infinitif qui le suit immédiatement, et de ne former avec cet infinitif qu'un seul et même verbe dont le sens est toujours actif ; d'où il résulte que le verbe *faire* doit être précédé des pronoms *lui*, *leur*, et non des pronoms *le*, *la*, *les*, lorsque l'infinitif a un régime direct : car un verbe actif ne peut avoir deux régimes directs : « On *lui fit* obtenir un emploi, on *lui fit* faire cette démarche ; » et qu'il veut les pronoms *le*, *la*, *les*, toutes les fois que le verbe à l'infinitif n'a point après lui de régime direct : « On *le fit* renoncer à ses prétentions ; on *le fit* consentir à cette demande. » (Le *Dictionnaire critique de Féraud*.)

Enfin, on observera que, toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article ou de son équivalent, il forme une façon de parler tellement familière qu'on ne peut en général l'employer dans le vers héroïque ; aussi Voltaire, dans son *Commentaire sur Corneille*, a-t-il blâmé ce grand tragique d'avoir dit dans *Nicomède* (acte II, sc. 2) :

Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;

Et comme elle *fait brèche* au pouvoir souverain, etc.

Faire brèche, dit Voltaire, ne doit pas trouver place dans l'exclura conséquemment *faire assaut, faire force de voiles, nécessité vertu, faire ferme, faire halte*, etc., etc.

— Quant au participe *fait*, suivi d'un infinitif, voyez ce qui a été dit pages 762 et suivantes. A. L.

FARDEAU. Ce mot au figuré se dit des grands emplois qui sont accompagnés de plusieurs obligations, et qui demandent beaucoup de soin et de travail pour s'en acquitter : « C'est un pénible *fardeau* qu'une couronne. » — « L'épiscopat est un *fardeau* redoutable. »

La signification de ce mot est très étendue : il se dit en général de tout ce qui est pénible, de tout ce qui demande de grands efforts, de grands talents, de grandes qualités, de grandes dépenses, de grands sacrifices : « Le temps fait tout l'embarras, tout l'ennui et le *fardeau* le plus pesant de notre vie. » (Massillon.)

Voudrais-je de la terre inutile *fardeau*. (Racine, *Iphig.*, acte I, sc. 2.)

Je sais peu louer, et ma muse tremblante

Fuit d'un si grand *fardeau* la charge trop pesante. (Boileau, Discours au roi.)

« La gloire des pères est un pesant *fardeau* pour les enfants. » (L. Racine, préface.)

Le crime d'une mère est un pesant *fardeau*. (Racine, *Phèdre*, acte III, sc. 3.)

Son vieux père, accablé sous le *fardeau* des ans,

Se livrait au sommeil entre ses deux enfants. (Voltaire, *la Henriade*, chant II.)

Le *fardeau* de la vie est trop pesant pour moi.

(Le même, *Sémiramis*, acte I, sc. 5.)

Valois pressait l'état du *fardeau* des subsides. (Le même, *la Henriade*, chant III.)

FATIGUER. La Fontaine, l'auteur des *Lettres édifiantes*, Buffon et nombre d'écrivains ont fait ce verbe neutre, et l'ont employé au lieu du verbe pronominal *se fatiguer, se donner de la fatigue*. (Trévoux.)

Ensuite l'Académie, Féraud et Laveaux offrent cet exemple : « Il fatigue trop ; » de sorte qu'il faut regarder cet emploi comme suffisamment autorisé.

L'Académie parle de ce mot au figuré dans le sens d'importuner : « Les richesses l'inquiètent, les honneurs le fatiguent. » (Massillon.)

Leur prompt servitude a *fatigué* Tibère. (Racine, *Britannicus*, acte IV, sc. 4.)

Le soleil sept fois a fait le tour du monde,

Depuis que, poursuivi par un sort odieux,

Votre noble infortune a *fatigué* les dieux. (Delille, *l'Énéide*, livre II.)

Mais les poètes donnent à *fatiguer* d'autres acceptions ; en voici quelques unes :

Il fallut s'arrêter ; et la rame inutile

Fatigua vainement une mer immobile. (Racine, *Iphig.*, acte I, sc. 1.)

Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile

Fatiguent à l'envi la paresse indocile. (Delille, traduction de *l'Énéide*, chant VII.)

Pourquoi d'une plainte importune

Fatiguer vainement les airs.

(J.-B. Rousseau.)

FAUTE. Manquement contre le devoir, contre la loi, contre les règles de quelque art : « Il a fait cette *faute* par inattention. » (Académie.) Mais *faute de* est une locution prépositive qui signifie *par manque de, à défaut de*. « C'est *faute d'attention* qu'il n'a pas relevé cette erreur. » (Académie.) Ainsi l'on ne peut pas dire, en parlant d'une erreur commise par quelqu'un, c'est une *faute d'attention* ; il faudrait dire dans ce cas, c'est une *faute d'inattention*, ou plutôt, *commise par inattention*. A. L.

FILIGRANE, substantif masculin. Ouvrage d'orfèvrerie en or ou en argent, travaillé à jour, et fait en forme de petits grains ou de petits filets. Ce mot vient de l'italien *filigrana* fait du latin *filum*, fil, filet, et de *granum* grain, *filet à grains*. Quelques auteurs ont écrit *filagramme* ou *filagrame*. Mais l'Académie, Trévoux, Richelet, Féraud, Lunier, Gattel, l'abbé Prévost, Boiste, Noël et d'autres lexicographes n'indiquent que *filigrane*.

Laveaux, bon grammairien, paraît préférer *filagrame* ; mais comme il ne donne aucun motif pour justifier cette préférence, nous pensons que *filigrane* est le seul mot que l'on doive employer, puisque l'étymologie, les meilleures autorités et l'usage ne désignent que celui-là.

FINALE, substantif. Ce mot, ainsi orthographié dans tous les dictionnaires, signifie plusieurs choses différentes en musique. Il signifie la manière dont on finit un morceau de musique, la cadence, la terminaison finale, autrement dit la tonique. Il signifie aussi le morceau d'ensemble par lequel se termine un acte ou l'ouvrage entier, et, si l'on veut, le morceau final qui fait l'attente de l'auditeur, et qu'il s'apprête à louer ou à blâmer.

Plusieurs lexicographes donnent à ce mot le genre féminin dans les deux sens. Mais Domergue est d'avis que dans le premier sens, dans le sens de la cadence, de la terminaison finale, on doit dire au féminin *la finale*, et que dans le sens du morceau final, on doit dire et écrire au masculin *final*.

Ce Grammairien, auquel on doit tant de remarques utiles sur la langue française, fonde son opinion sur ce que le mot *final*, ainsi que la chose, nous vient des Italiens, et que dans leur langue il est, lorsqu'il signifie le morceau *final*, du genre masculin : *Ecco un bel finale*, disent-ils ; ils sous-entendent *pezzo*, qui veut dire *morceau*. D'ailleurs, ajoute Domergue, *final* est évidemment un adjectif, ou plutôt un adjectif substantifié ; or, son genre ne doit pas être arbitraire, comme il l'est pour quelques substantifs qui nous viennent d'une langue étrangère : car les adjectifs substantifiés, recevant la loi du substantif sous-entendu, doivent nécessairement représenter le genre de ce substantif. Donc, puisque *pezzo* sous-entendu dans *il finale* est masculin, et *morceau* sous-entendu dans l'adjectif substantifié *final* aussi masculin, le mot *final* en ce sens ne peut être d'un autre genre que du genre masculin.

Beaucoup de musiciens, plusieurs littérateurs, parmi lesquels il faut mettre

La Harpe (*Cours de littérature*) et M. Framery, le rédacteur de l'article *finale* dans l'*Encyclopédie méthodique*, ne se servent de ce mot dans le sens que nous venons d'indiquer qu'au masculin; et il faut espérer que tout le monde finira par lui donner ce genre.

—L'Académie écrit toujours *finale*, et ne reconnaît à ce mot que le genre masculin: « *Le finale* du premier acte. Ce compositeur a fait de *beau finale*. » Du reste, elle ne donne à ce mot que le sens de *morceau d'ensemble* qui termine un acte ou une symphonie. Nous suivons son avis. A. L.

FIXER, verbe actif. Rendre fixe, stable, invariable. On dit: « *Fixer* la valeur des monnaies, *fixer* un jour, une heure. »

Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre, depuis longtemps, ne craint plus de rivale.

(Racine, *Phèdre*, acte I, sc. 1.)

« La louange qu'on nous donne sert au moins à nous *fixer* dans la pratique des vertus. » (La Rochefoucauld.)

On dit aussi *fixer ses regards sur quelqu'un*, pour dire *les arrêter sur quelqu'un*: « C'est sur les dépositaires de l'autorité que doit se *fixer* l'œil vigilant et sévère du prince. » (Marmontel, *Belisaire*, 11.) Et au figuré: « *Fixer* les regards de quelqu'un, » pour dire: devenir l'objet de son attention, de sa passion. « La France, qui depuis longtemps *fixe* tous les regards de l'Europe. » (Massillon.)

D'après ces définitions prises dans l'Académie, on sent combien il est abusif d'employer ce verbe dans le sens de *regarder*, et de dire *fixer quelqu'un*, *fixer un objet*, pour dire, le regarder fixement.

La phrase suivante renferme donc une faute: « Plus *il fixait* ce tableau plus *il attirait* son admiration. »

Il faut: « Plus *il regardait* ce tableau, plus ce tableau attirait, etc. »

Delille, l'un des plus corrects et des plus élégants de nos poètes modernes, a fait aussi un mauvais emploi de ce verbe dans sa traduction de l'*Énéide*:

Ah! quand pourra ton fils te presser sur son sein,
Mes yeux *fixer* tes yeux, ma main serrer ta main.

Voltaire (*Questions encyclopédiques*), au mot *Langue française*, s'exprime ainsi sur le verbe *fixer*:

« Quelques Gascons hasardèrent de dire: « J'ai *fixé* cette dame, » pour je l'ai regardée fixement; j'ai *fixé* mes yeux sur elle. » De là est venue la mode de dire: « *fixer* une personne. » Alors vous ne savez pas si l'on entend par ce mot: « J'ai rendu cette personne moins volage, » ou si l'on entend: « je l'ai observée, j'ai *fixé* mes regards sur elle. » Voilà une nouvelle source d'équivoques. »

Les meilleurs écrivains disent *regarder fixement*, au lieu d'employer le verbe *fixer* en ce sens: « On ne peut *regarder fixement* le soleil. » (L'Académie.) — « Les aigles, dit-on, accoutument leurs petits à *regarder fixement* le soleil. » (Buffon.) — « Pendant qu'il parlait, Diomède étonné le

« regardait *fixement*. » (Fénelon, *Télémaque*, livre XXI.) — « Examinez longtemps les choses les plus faciles, vous vous accoutumerez ainsi à *re-garder fixement* la vérité et à la reconnaître. » (Thomas.) (M. Boniface, *Manuel des Amateurs de la langue française*, 1^{re} année, page 311.)

FLAIRER, FLEURER.

On confond souvent ces deux verbes, peut-être parce qu'on lit dans le *Dictionnaire de l'Académie*, édition de 1694: « *Flairer*: on prononce ordinairement *fleurer*; » ou encore parce que Molière, dans sa comédie de l'*École des Maris* (acte I, sc. 2), dans l'intention de rendre apparemment l'orthographe conforme à la prononciation de son temps, a écrit *fleurer* pour *flairer*. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui on distingue ces deux verbes, *flairer* et *fleurer*, parce qu'ils ont des sens très différents.

Flairer, verbe actif, signifie, au propre, sentir par l'odorat: « *Flairez* un peu cette rose. » — « Les chiens *flairent* le gibier dès qu'il a passé en quel- que lieu. » *Fleurer*, en ce sens, serait une faute.

Au figuré, et dans le style familier, il se dit pour *pressentir*, *prévoir*: « Il a *flairé* cette affaire de loin. » (L'Académie.) — « Bien des lecteurs, à force de *flairer* le romanesque, en soupçonnent même où il n'y en a pas. » (Trévoux.)

Il *flaire* votre opinion. (Delille, *la Conversation*.)

Fleurer, verbe neutre, signifie répandre une odeur, exhaler une odeur: « Cela *fleure* bon. » (L'Académie.) — « Les tubéreuses *fleuront* bon. »

Figurément et proverbialement, on dit d'une affaire qui paraît bonne et avantageuse: « Cela *fleure* comme baume. » — *Flaire comme baume* serait mal dit. (Trévoux et l'Académie.)

FLOT. Ce n'est ni eau agitée, ni onde, ni vague, comme le dit l'Académie. De quelque manière que l'on agite de l'eau dans un vase, dans un tonneau, il n'en résultera point de *flots*. Les *ondes*, qui sont l'effet naturel de la fluidité d'une eau qui coule, ne s'appliquent guère en prose qu'aux rivières, et laissent une idée de calme ou de cours paisible. Les *vagues* proviennent d'un mouvement beaucoup plus violent que celui qui cause les *flots*; elles se disent également des rivières et de la mer, au lieu que les *flots* se disent proprement de la mer. — On coule sur les *ondes*; on est porté sur les *flots*; on est entraîné par les *vagues*. (Girard, *Synonymes*, et Laveaux.)

FOND, FONDS. *Fond* s'écrit sans *s* final lorsqu'il signifie la partie la plus basse, la plus creuse de ce qui contient ou de ce qui peut contenir quelque chose: le *fond* d'un puits, le *fond* d'une poche, d'un sac.

.... Tes cris, semblables au tonnerre,
Jusqu'au *fond* de l'abîme ont porté la terreur. (Le Franc.)

On l'écrit aussi sans *s* dans ces expressions: « Bâti dans un *fond*, » pour bâti dans un lieu bas; « mettre un *fond* à un tonneau, » pour y mettre des

douves; « le *fond* d'un carrosse, » pour l'endroit opposé à la glace, qui est sur le devant; « de *fond* en comble, » depuis les fondements jusqu'au faite; et par analogie, « le *fond* d'un bois, le *fond* d'une allée, » pour l'endroit le plus éloigné de celui par où l'on entre.

Ou encore dans le sens de profondeur: « Cette cuve n'a pas assez de *fond*. » — « La digestion se fait dans le *fond* de l'estomac. » Et en terme de marine: « Prendre *fond*, couler à *fond*, bon *fond*, bas *fond*. »

Et dans un sens figuré, lorsqu'il signifie le point principal d'une affaire, d'une question, d'une querelle, ou encore, en morale, l'objet le plus intérieur, le plus caché: « Le *fond* de son affaire n'est pas clair. » — « Dieu seul connaît le *fond* des cœurs. » — « Nul ne trouve tout dans son *fond*. » (Vauvenargues.)

Le jour n'est pas plus pur que le *fond* de mon cœur.
(Racine, *Phèdre*, acte IV, sc. 1.)

Enfin, lorsqu'il exprime le fondement sur lequel on établit une chose: « Bâti sur un *fond* de sable; » et dans le même sens: « Broderie sur un *fond* de satin, étoffe à *fond* blanc, à *fond* vert; » ou, par analogie: « Le *fond* d'un poème, le *fond* d'une pièce de théâtre; » et figurément: « Faire *fond* sur l'amitié de quelqu'un. »

Mais on écrit *fonds* avec un *s* final, au singulier comme au pluriel, quand on veut parler de la terre relativement aux fruits qu'elle produit: « Cultiver un *fonds*. » — « Il ne faut pas bâtir sur le *fonds* d'autrui. » — « Le *fonds* emporte la superficie pour l'architecte, mais la superficie emporte le *fonds* pour le peintre. »

Par extension, de la propriété, et alors il est opposé à usufruit: « Je n'ai que l'usufruit de cette rente, un autre a le *fonds*. »

Par analogie, d'une somme d'argent: « Ce particulier est en *fonds*. » — Et dans le même sens, du capital d'une somme d'argent: « Il a mangé son *fonds*, outre ses revenus. »

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le *fonds* avec le revenu. (La Fontaine, son Epitaphe)

En terme de commerce, de toutes les marchandises d'un marchand: « Il a vendu son *fonds*. »

Enfin, *fonds* s'écrit avec un *s* lorsqu'on veut parler de l'esprit, des mœurs, du savoir, de la capacité d'une personne: « Cet homme a un *fonds* de raison, de probité, et un esprit juste, ce qui est le *fonds* de tous les vrais talents. » « Cet autre a un *fonds* d'inclination basse, un *fonds* d'humeur, de malice. » (Vaugelas, 315^e Remarque. — L'Académie, sur cette remarque, page 318 de ses *Observations*; son *Dictionnaire* dans toutes les éditions. — Domergue, page 250 de ses *Solutions grammaticales*. — Les *Dictionnaires* de Trévoux, de Furetière, de Danet, de Féraud, de Gattel, de Wailly, de Boiste, de M. Planche, etc., etc.)

— Il faut remarquer cependant que, dans ce dernier cas, on ne met pas le

s quand le mot *fond* se rapporte à une chose. Nous écrirons donc avec l'Académie: « Il y a un *fond* de raison, un *fond* de vérité dans ses paroles. » A. L.

Toutefois, nous ferons observer que M. Laveaux veut que *fond* s'écrive sans *s* dans toutes ces acceptions. Pour toute réponse, nous le renverrons aux autorités que nous venons de citer.

FONTS, écrit avec un *t* et un *s* final, se dit d'un grand vaisseau de pierre ou de marbre où l'on conserve l'eau dont on se sert pour baptiser; on met le *t* par analogie avec le mot *fontaine* (et parce que le mot latin est *fontes*): « Les *fonts* baptismaux. » — « Tenir un enfant sur les *fonts*. »

FORCENER (SE). L'Académie n'admet que l'adjectif *forcené*. Mais Boiste indique le verbe pronominal, et cite cet exemple de Fénelon: « Le despotisme du peuple est une puissance aveugle qui se *forcène* contre elle-même. » Ce mot nous semble peu à regretter. A. L.

FOU. On dirait un *fou*, on dirait d'un *fou*. Ces deux locutions sont françaises, mais dans un sens un peu différent.

On voit un homme dont les yeux ne s'arrêtent sur aucun objet, ou qui restent fixes, immobiles, dont les paroles sont sans suite, dont les gestes paraissent étranges; alors on s'écrie: « On dirait que c'est un *fou*, on dirait un *fou*. » C'est la réalité de la folie que l'on a dans l'esprit.

Un homme que l'on connaît pour raisonnable, se laissant maîtriser par la douleur, par quelque passion, se livre à des actions, se laisse aller momentanément à des propos qui blessent le bon sens et la raison, il fait des actes de folie, il ressemble à un fou: « On dirait d'un *fou*. » Ce n'est qu'une simple figuration. (M. Bescher, *Journal grammatical*, page 162.)

FOULE, comme *multitude*, *nombre*, et autres termes semblables, ne peut se dire que de plusieurs, et ne doit pas avoir après lui un nom au singulier, ce nom fût-il un nom collectif; on dit: « Une *foule* de soldats, une *multitude* d'habitants, un grand *nombre* de citoyens; mais on ne dit pas: Une *foule* d'armée, une *multitude* de ville, un grand *nombre* de peuple, etc. Voltaire dit pourtant: « Escorté d'une *foule* de noblesse. » (*Histoire du Parlement de Paris*), et Prévost (*Histoire des Voyages*): « Une *foule* de peuple; » il me semble que: « Escorté d'une *foule* de gentilshommes, d'une *foule* de gens du peuple, » aurait été plus correct. (Le *Dictionn. critique de Féraud*.)

— L'Académie cependant, en 1835, donne pour exemple une *foule* de peuple, dans le sens de: presse, multitude de gens qui s'entre-poussent. Mais c'est la seule locution de ce genre; et elle dit autre chose que une *foule* de peuples. Toutes les autres prennent le pluriel. A. L.

FRANC. Certains mots essentiellement adjectifs s'emploient souvent comme adverbes, et sont alors invariables. Ainsi l'on dit: « Mademoiselle, marchez droite, et Mademoiselle, marchez droit. » — « J'ai pris des mesures justes, et j'ai pris mes mesures juste. » — « Il est sorti les mains nettes, et cette maison rapporte deux mille francs net. » — « Ces lettres sont

« *franches* de port, et vous recevrez *franc* de port les lettres que je vous « envoie. »

Voyez encore les mots *Ci-joint*, *Ci-inclus*, plus haut, page 1098, et le mot *Droit*, qui sont des expressions analogues.

— L'Académie n'indique pas cette exception pour *franc de port*, de sorte qu'il vaudra toujours mieux placer cet adjectif après le substantif avec accord. Mais on dit : « Il saute vingt-quatre semelles *franc*. » (Académie.) A. L.

FRANGIPANE, substantif féminin. Parfum que l'on donne à des peaux qui servent à faire des gants, des sachets, etc. — Ce nom se dit aussi d'une espèce de pâtisserie faite de crème, d'amandes, etc. (L'Académie et Trévoux.) *Frangipane*, inventeur de ce parfum, était un seigneur romain de l'ancienne maison des *Frangipani*.

Beaucoup de personnes disent improprement *franchipane*.

FREIN. L'Académie dit que ce mot signifie *mors*; cependant on dit qu'un cheval *ronge son frein*, et non pas qu'il *ronge son mors*; qu'il *prend le mors aux dents*, et non pas qu'il *prend le frein aux dents*. Mais souvent ces mots se confondent. On dit au figuré : « Mettre un *frein* à sa langue. » Massillon a dit : « Mettre un *frein* à ses passions indomptées. »

Racine (*Athalie*, acte I, sc. 1) :

Celui qui met un *frein* à la fureur des flots.

Que Joad mette un *frein* à son zèle sauvage. (Même pièce, acte II, sc. 5.)

Mettre un *frein* à son luxe, à son ambition. (Boileau, Sat. X.)

Un *frein* plus légitime arrête mon audace. (Racine, *Phèdre*, acte II, sc. 2.)

FROID, FRAIS, FROIDEUR, FROIDURE.

Froid est opposé à *chaud*; c'est un corps privé de chaleur. *Frais* tient le milieu entre le *froid* et le *chaud*, mais en sorte pourtant que le *froid* est plus sensible que le *chaud*. Le premier se prononce *froët*, et le second se prononce *frê*, l'*e* très ouvert. — *Froideur* est la qualité de ce qui est froid; on dit : « la *froideur* de l'eau, du marbre, du temps, de la vieillesse. » (L'Académie).

Quelques uns ont douté que le mot *froideur* fût bon au propre; ils ont cru qu'il ne devait s'employer qu'au figuré, et qu'il fallait dire : « Le *froid* de la « saison. » Mais *froideur*, au propre, a été approuvé, et l'Académie (dans son *Dictionnaire* et ses *Décisions*, page 23) l'a confirmé. — « La *froideur* de « l'hiver a été excessive, » est une phrase très correcte, dit Trévoux.

Froidure signifie le froid répandu dans l'air; il ne se dit qu'au propre : « La *froidure* règne dans les lieux situés vers le septentrion. » (L'Académie.)

Soleil, père de la nature,

Viens répandre en ces lieux tes fécondes chaleurs;

Dissipe les frimas, écarte la *froidure*

Qui brûle nos fruits et nos fleurs. (J.-B. Rousseau, cantate XV.)

Ainsi que la chaleur, le miel craint la *froidure*.

(Delille, traduction des *Géorgiques*, livre IV.)

On se sert aussi de ce mot pour signifier l'hiver; mais en ce sens il n'est d'usage qu'en poésie.

Oh ! qu'après la triste *froidure*,

Nos yeux, amis de la verdure,

Sont enchantés de son retour. (J.-B. Rousseau, Ode 11, livre II.)

Attends que dans les cieux disparaisse l'Arcture,

Et poursuis jusqu'au temps où règne la *froidure*. (Delille, *Géorgiques*, livre I.)

Et dès que l'aquilon, ramenant la *froidure*,

Vient de ses noirs frimas attrister la nature. (Boileau, Satire VIII.)

FUNÉRAIRE, FUNÈBRE.

Funéraire se dit de ce qui concerne les funérailles, tels que les *frais funéraires*. On appelle *colonne funéraire* une colonne qui supporte une urne où l'on suppose que les cendres de quelqu'un sont renfermées. En général l'épithète de *funéraire* se donne à ce qui porte avec soi l'empreinte de la tristesse; ainsi un *ornement*, une *lampe*, une *torche*, sont des objets *funéraires*, des objets qui parlent uniquement aux yeux.

Funèbre se dit de ce qui appartient à la mort, de ce qui est capable d'en rappeler l'idée, de ce qui porte avec soi l'empreinte de la douleur, enfin de ce qui parle vivement au cœur : une *cérémonie*, une *pompe*, une *oraison*, sont des objets *funèbres*. On dira donc plutôt, des *cris*, des *accents funèbres*, que des *cris*, des *accents funéraires*, parce que les *cris*, les *accents* parlent au cœur et non aux yeux.

FUR, n'est d'usage que dans cette phrase : « Au *fur* et à mesure, » pour dire à *mesure que* (expression conjonctive). On dit aussi : « A *fur* et à mesure, » pour signifier la même chose; mais le second est employé par les notaires, le premier est du discours ordinaire et familier. (Trévoux, Richelet et l'Académie.)

L'Académie donne maintenant l'expression à *mesure de*, dont quelques bons auteurs se sont servis. « L'Allemagne est la seule puissance qui se fortifie à *mesure* de ses pertes. » (Montesquieu.) — « Les Romains augmentaient « toujours leurs prétentions à *mesure* de leurs défaites. » (Le même.) — « Les lois ont été obligées de changer, à *mesure* du changement des mœurs « et des usages. » (Le président Hénault.) — « On le paye au *fur* et à *mesu* « de l'ouvrage. » (Académie.)

G

G, substantif, est masculin suivant l'appellation ancienne et l'appellation moderne.

GARDE NATIONAL. Quand ce mot est employé dans un sens collectif,